

Le comte s'avança jusqu'au seuil de la cuisine.

« Entre, Julot, et dis-nous ce qui t'amène. Il est plus de onze heures, mon gars. »

Le garde-chasse porta la main à son bonnet de loutre et salua respectueusement.

Il entra dans la grande salle, suivi des deux serviteurs et de la domestique.

« Il neige donc ? s'écria Mme de Plestin, en désignant la peau de mouton du garde, sur la laine de laquelle des taches blanches se fondaient rapidement à la chaleur du foyer.

— Faut croire, notre Dame, répondit Julot. Mais, vrai, je n'en savais rien.

Le garde-chasse était pâle. Sa voix était haletante et ses traits bouleversés.

« Comment ! essaya de plaisanter le comte, tu ne t'étais pas aperçu qu'il neigeait ? Que t'arrive-t-il donc pour te retourner l'esprit à ce point, à toi qui as vu Minden et frotté les Anglais et les Prussiens à Closter-Seven ? »

Il ajouta, plus sérieusement cette fois :

« Est-ce que tu as appris quelque chose de fâcheux aujourd'hui ? Des nouvelles de Paris ? Est-ce que le roi... ? »

Julot secoua la tête d'un mouvement négatif. Puis quand il eut recouvré son haleine :

« Notre Monsieur, je ne pense guère au roi ni aux Prussiens, cette nuit, je vous assure.

— Mais alors, qu'est-ce qui te bouleverse ainsi, mon brave Julot ? fit à son tour la comtesse.

— Ah ! notre Dame, c'est affreux ! »

Et de rechef la voix s'étrangla dans la gorge de l'ancien soldat. Il tomba plus qu'il ne s'assit sur la chaise que lui tendit avec affection la jeune femme.

« Voyons, reprit Roger de Plestin, repose-toi et tu nous diras la cause de ce trouble. »

Tout le monde, anxieux, considérait le garde-chasse. D'autres témoins étaient accourus, la femme de chambre de la comtesse, les valets de ferme achevant de se rhabiller, les paupières gonflées de sommeil.

Enfin Julot recouvra ses esprits et son souffle pour tout de bon, et put parler.

« Monsieur le comte, commença-t-il, écoutez-moi bien. Je ferai vite et après vous viendrez avec moi. Voici ce qui m'est arrivé :

« J'étais allé, malgré le vent, à l'affût du côté du ruisseau, parce que, vous savez, il y a par là des gens qui ne se gênent pas pour venir braconner sur vos terres. Il faisait un froid de chien, et j'avais peine à tenir mon fusil. Ça brûlait mes doigts à travers les gants.

« Tout d'un coup j'entends dans l'éloignement le roulement sourd d'une voiture. Il était nuit et le bruit s'approchait lentement. Je ne sais pas pourquoi ce bruit me parut singulier. Vous savez qu'à dix heures du soir, tous les gens de par ici sont couchés.

« De plus, à cet endroit-là, il y a tout juste un sentier pour les charrettes des charbonniers, et elles y viennent tous les trois mois. Or, ce n'était pas le bruit que fait une charrette. Il y avait bien deux chevaux, dont j'entendais le trot croisé, et le grincement était celui d'un carrosse.

— Un carrosse ? interrompit Vonic en riant. C'était le chariot de la mort.

— Ne ris pas, Yvon. Ça, je l'ai pensé avant toi, mais pas pour en rire, tu peux me croire.

« Voilà donc, Monsieur le comte, que je me cache dans un buisson, et tout d'un coup, lorsque je la croyais encore loin, je vois la voiture à vingt pas de moi, sortant d'une espèce de brouillard, avec ses lanternes allumées.

« Je me jette sur le ventre, serrant toujours mon fusil, et j'attends que l'équipage soit passé.

« C'était une berline de voyage avec une malle derrière, traînée de deux fortes bêtes qui n'étaient pas de chez nous.

« Elles firent encore quelques pas, deux ou trois tours de roue, et, de l'intérieur, une voix cria au cocher :

« Arrêtez ici. »

Mme de Plestin avait repris son siège et écoutait de toutes ses oreilles.

Le comte, lui, avait aux lèvres un vague sourire d'incrédulité.

« Julot, demanda-t-il, es-tu bien sûr de n'avoir pas rêvé ? »

Le garde-chasse comprit l'allusion.

« Monsieur le comte, répondit-il avec fierté, c'est vrai que je bois quelquefois, mais jamais dans le service. »

Roger de Plestin lui tendit la main, que le vieux soldat serra avec émotion.

« Je n'ai pas voulu t'offenser, mon bon Julot. Continue ton histoire. »

Le garde reprit :

« Quand je vis que j'avais affaire à des vivants, je me relevai à moitié, et je pus regarder sans être découvert.

« Or, voici ce que je vis :

« Trois hommes sortirent de la voiture, habillés de noir et ayant des masques sur la figure.

« Ils en retirèrent des pioches et des bèches, examinèrent le sol avec une lanterne ; puis, revenant à la berline, ils en tirèrent aussi une grande toile qu'ils étendirent. Alors tous les trois se mirent à l'ouvrage et, sur un espace de plus d'une aune en carré, enlevèrent soigneusement les mottes de terre avec l'herbe qu'elles portaient. Ils placèrent ces mottes sur la toile. Puis ils se mirent à creuser une fosse, dont ils jetèrent la terre sur une seconde toile.

— En voilà une, d'opération ! s'exclama Vonic. Ils ont dû mettre un bon temps à machiner comme ça ?

— Pas une demi-heure, Vonic. On aurait dit qu'ils avaient été fossoyeurs toute leur vie. Et pourtant, c'étaient des messieurs, j'en jurerais.

— Des messieurs ? questionna la comtesse qui tremblait. Qu'est-ce qui vous le fait supposer, Julot ?

— Tout, Madame ; leur mise, leur élégance naturelle, leurs mains blanches, qui paraissaient plus blanches encore sous la lueur des torches. Quand la fosse leur parut assez grande, ils revinrent vers la voiture et en retirèrent un objet long et enveloppé de toile, qui m'a paru remuer. Ce paquet, ils le mirent dans la fosse, recouvrirent celle-ci rapidement et replacèrent les mottes de gazon dans l'ordre où ils les avaient retirées. Puis ils remontèrent en voiture et le cocher toucha les chevaux, qui repartirent au grand trot.

« Voilà l'histoire, Monsieur le comte. Venez donc au plus vite. Il y a un quart d'heure de marche d'ici au ruisseau. Peut-être que la femme qu'ils ont enterrée n'est pas morte.

— La femme ! se récria M. de Plestin. Pourquoi dis-tu la femme ?

— Je ne sais au juste si c'est un homme ou une femme ; mais je suis sûr que c'est une personne vivante qu'on a enterrée, et j'ai entendu l'un des trois hommes dire :

« — Ils seront bien malins, s'ils viennent la chercher là. »

Les sourcils du comte Roger s'étaient rapidement froncés.

« Ainsi, Julot, dit-il, toi, un vieux soldat, tu as laissé assassiner une créature humaine sous tes yeux sans essayer de la sauver ? Je n'aurais pas cru cela de toi, je l'avoue. »

Le garde-chasse avait baissé le front, sentant la justesse de ce reproche.

« Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué, Monsieur le comte, fit-il. Mais qu'est-ce que je pouvais faire contre trois hommes armés jusqu'aux dents, sans parler du cocher, qui était aussi un solide gars ?

« J'ai pensé que le plus pressé était de porter secours à la pauvre créature, que je ne pouvais pas déterrer avec mes ongles, et je suis venu tout de suite vous prévenir. »

Mme de Plestin s'était levée frémissante.

« Il faut y aller, Roger, dit-elle, tout de suite, tout de suite. Nous n'avons perdu que trop de temps. Je vais avec vous, » ajouta-elle avec une résolution qui ne laissait pas de place à l'objection.

En un clin d'œil, elle s'enveloppa dans un ample manteau de fourrure, tandis que le comte revêtait une chaude pelisse. Sur l'appel de Joël, cinq valets de ferme, armés d'épieux pour la battue au sanglier,

s'adjoignirent à lui, à Yvon et au garde. Deux autres montèrent avec les servantes, prises d'une peur facile à comprendre, dans la chambre à coucher de Mme de Plestin, pour veiller sur le petit Robert, pour le moment l'unique enfant du jeune couple.

« Mettez toutes les barres et tous les verroux, recommanda le comte ; vous n'ouvrirez que quand vous nous entendrez revenir et vous parler nous-mêmes. »

L'ordre fut exécuté de point en point dès que les dix personnes eurent descendu le perron du manoir.

« Conduis-nous, dit Roger à Julot, et pressons le pas. »

Deux des valets de ferme avait suspendu au fer de leurs épieux une lanterne dont la lumière se projetait en cercle autour de la petite colonne.

On marcha bon train sous la bise, à travers les flocons qui striaient les ténébres. C'était vraiment une nuit de crime, et ces neuf hommes, tous braves et vigoureux, ne pouvaient s'empêcher de trembler sous l'empire du cauchemar vécu que leur infligeait le récit du garde-chasse.

Chose étrange ! C'était Mme de Plestin qui paraissait maintenant la moins effrayée.

C'est qu'en effet dans l'âme de la pauvre femme la pensée de venir en aide à une souffrante compensait largement la terreur inspirée par l'in vraisemblable récit de Julot. Aussi pressait-elle du geste et de la voix l'allure de ses compagnons.

Quel allait être le mot de cette épouvantable énigme ?

Le lugubre défilé ne dura pas plus de dix minutes. On atteignit le lit du ruisseau qui bordait les terres du comte avant de se jeter dans le Douron, cette infime rivière qui, mêlée aux eaux de la mer, forme le petit port de Toul-an-Héry. La route le franchissait sur un pont étroit et sans parapet.

« C'est ici, » dit tout à coup la voix du garde-chasse dans le grand silence de la nuit.

Instinctivement tous les assistants reculèrent, comme s'ils eussent vu un fantôme se lever du sol. Julot s'était arrêté près d'une haie, à l'entrée d'un pré que bordaient des landes hérissées de genêts. Le comte prit une des lanternes, dont il promena la lumière sur le sol. Puis, la relevant :

« Tu as rêvé décidément, Julot, dit-il. Le terrain n'a pas été remué.

— C'est ce qui vous trompe, Monsieur le comte, répliqua le vieux soldat. Vous allez voir. »

Les valets de ferme avaient apporté trois bèches. Julot en saisit une.

Sans effort, sans même appuyer le pied sur l'instrument, il enleva une motte de gazon, qu'il jeta aux pieds du comte. On vit alors au-dessous le sol fraîchement labouré.

« Croyez-vous toujours que j'ai rêvé, notre Monsieur ? » interrogea le garde-chasse.

Au lieu de répondre, Roger fit signe aux hommes qui l'entouraient, et lui-même se mit à déblayer le terrain. On procéda avec une grande prudence, de peur de blesser la malheureuse créature enfouie, si, contre toute vraisemblance, elle était encore vivante.

Et néanmoins la besogne fut rapidement conduite. En quelques minutes on eut creusé à une profondeur de trois pieds environ. Brusquement une main émergea du sol, et les travailleurs s'arrêtèrent de creuser.

« Attention ! fit Vonic. Il ne doit pas y avoir loin de la figure.

— Ne la retirez pas tout de suite, ordonna le comte. L'air est trop vif et pourrait la suffoquer. »

On procéda avec une minutieuse modération. Le bras fut dégagé tout d'abord, puis le buste, les jambes, les pieds. L'autre bras était plié sous le corps.

Quand ce fut le tour de la tête, le comte demanda à sa femme un mouchoir qu'elle lui tendit.

Alors, avec des précautions infinies, il chercha de la main le visage de la pauvre créature, et quand il l'eut trouvé, couvrit la bouche avec sa paume. Puis, retirant doucement la tête, il l'enveloppa du mouchoir que la comtesse Aude venait de lui donner.

Le corps tout entier fut alors retiré de l'horrible tombe et couché sur une civière, que Roger, malgré le froid très vif, recouvrit de sa pelisse.

« Nous n'avons plus rien à faire ici, dit-il, et nous ne refermerons la fosse que devant les magistrats du